

## Frontières et Passages du théâtre franco-ontarien

John Saul

---

Number 107, Summer 2000

John Saul : sur le théâtre franco-ontarien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41503ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Saul, J. (2000). Frontières et Passages du théâtre franco-ontarien. *Liaison*, (107), 9–16.

# Frontières et Passages du théâtre franco-ontarien

John Saul

**Je voudrais commencer** cette réflexion par quelques arguments qui vous paraîtront un peu simplistes mais qui nous amèneront directement aux questions théâtrales.

Commençons par l'essentiel. Les droits des communautés minoritaires sont de vrais droits. Ces droits des minorités ne résultent pas des largesses des majorités. Cette idée de droit des communautés minoritaires est inhérente aux obligations d'une civilisation — c'est-à-dire de toute société qui se veut une civilisation. On peut dire que les droits linguistiques des minorités sont des droits, et que toutes sortes de droits minoritaires sont des droits.

Deuxième évidence, ces droits sont particuliers au Canada. Pourquoi? Parce que le Canada est presque le seul État-nation qui n'a jamais été construit sur le principe de la centralisation politique, mythologique, linguistique, religieuse ou raciale. Depuis le début — depuis l'Acte constitutionnel de 1792 et surtout depuis le premier gouvernement démocratique (libéral) de Lafontaine et Baldwin en 1848 — le Canada a été construit en rapport avec l'idée de la complexité, de la multiplicité. Nous portons l'idée de deux langues et de plusieurs cultures depuis le début. J'irai même plus loin: cette idée d'une nation construite sur la base de la complexité était, depuis le début, une idée consciente. La construction du Canada en tant que modèle tout à fait atypique dans la tradition occidentale n'était donc pas simplement une réaction devant les faits, mais c'était un choix devant les faits et une construction consciente et, par conséquent, intellectuelle. Même si cela peut paraître bizarre à entendre, je dirais que le Canada est l'État-nation le plus intellectuel dans toute la tradition occidentale.

On peut donc dire que dans la Constitution canadienne qui a été modifiée quelques fois depuis 1848 — mais qui reste grosso modo la même constitution — il y a l'obligation de traiter les droits des minorités comme des droits. Mais on peut aussi dire que dans la longue histoire de ce pays, cette obligation est encore plus forte et plus importante. Quand je parle de l'histoire, je parle de l'expérience et de la mémoire réelles du pays. Le poids de l'histoire dans un pays est aussi important, même plus, que le poids des lois. Parce que c'est le poids de l'expérience qui détermine la direction à prendre si nous voulons réussir. Et cela nous indique aussi des directions qui peuvent nous mener à la catastrophe, parce que nous avons eu, comme tout le monde, l'expérience des catastrophes. De mémoire, l'histoire indique la trajectoire d'une société. Une société vieille et stable comme la société canadienne a une trajectoire positive et négative qui est parfaitement visible pour ceux qui veulent la voir.



John Saul

Quelle est la force d'une trajectoire historique? Évidemment, ce n'est pas une force qui peut résister à toute bêtise, mais c'est une force qui résiste à beaucoup de bêtises. Regardez par exemple les lois qui interdisaient l'éducation en langue française en Ontario au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elles ne sont finalement restées en place que très peu de temps. Elles n'ont pas tenu devant quoi? Elles n'ont pas tenu devant le poids de cette trajectoire historique qui voulait que le Canada soit une civilisation basée sur la complexité, et non sur la fausse simplicité du nationalisme du XIX<sup>e</sup> siècle européen selon lequel une société doit être unilingue et monolithique.

Comme plusieurs parmi vous le savez déjà, au centre de mon argument sur la complexité se trouve une idée architecturale du Canada. J'ai choisi l'architecture parce que cela nous aide à éviter les arguments rationnels et linéaires qui finissent toujours par des choix noir et blanc typiques des États-nations euro-américains des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. L'architecture permet une

fondation qui tient l'immeuble debout. Comme il peut y avoir un groupe très grand qui, si on compte les têtes, joue un rôle en comparaison moins important, ou de la même importance. L'important n'est donc pas de savoir si quelqu'un qui est au 33<sup>e</sup> étage ou qui fait partie d'un groupe qui est là depuis deux siècles, ou un siècle ou un demi-siècle, est plus important ou moins important. Chacun a son importance. Le sous-sol supporte les étages, mais les étages tiennent à quoi? Ils tiennent à leur place sur les fondations.

Laissez-moi revenir maintenant à mon idée originale: l'idée d'obligation. J'ai discuté déjà de l'obligation de justice, de loi et de responsabilité. J'ai parlé aussi de l'obligation de la trajectoire de l'histoire, mais il y a aussi l'obligation de l'intelligence. On peut dire que les droits des minorités sont des droits réels parce qu'une grande partie de l'intelligence de toute civilisation vient de ces minorités. Ce que je suis en train de dire, vous ne l'entendez pas de la bouche d'un professeur de sciences sociales. Mais si vous regardez n'importe quelle



Archives nationales du Canada

«Regardez par exemple les lois qui interdisaient l'éducation en langue française en Ontario au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elles ne sont finalement restées en place que très peu de temps.»



vision d'ensemble, de même que cela permet une complexité naturelle. Mon argument de base veut donc que le Canada soit construit comme un immeuble, sur des fondations de sous-sol triangulaires, c'est-à-dire que trois grands piliers soutiendraient la civilisation canadienne: un pilier autochtone, un pilier francophone et un pilier anglophone. Chacun de ces trois groupes est en lui-même complexe, mais on peut les résumer de cette manière. On peut dire, presque avec un petit sourire, que les Métis forment le ciment qui tient ensemble cette fondation, puisqu'ils se sont disséminés dans ces trois groupes. Et puis, au fur et à mesure du passage du temps et de l'immigration, nous avons superposé des étages à d'autres étages. Chaque vague d'immigrés ajoute un étage à notre civilisation. Quand vous pensez comme ça, vous vous rendez compte que ce qui est essentiel dans une civilisation, ce n'est pas de savoir le pourcentage d'un groupe dans une population. Il peut exister un groupe assez petit qui joue un rôle absolument fondamental, un rôle de

civilisation, vous verrez que le mot minorité ne veut pas dire faible ou pauvre; on peut même soutenir le contraire. On peut dire que de façon générale les majorités dépendent des minorités. D'une certaine manière, les majorités ont tendance à s'endormir, en raison de leur surnombre. Il n'y a pas assez de pression sur elles pour continuer. Très souvent dans l'Histoire, la motivation d'une civilisation, les questionnements, l'énergie, le dynamisme viennent de sa minorité. Souvent l'inspiration d'une société vient d'une minorité. L'exemple de participation vient des citoyens qui se croient minoritaires. Puisqu'ils se croient minoritaires, ils se croient obligés de s'engager d'une manière beaucoup plus active que les citoyens qui croient faire partie d'une majorité.

Malgré tout ce que je viens de dire, il y a aussi des dangers rattachés au rôle d'une minorité. Par exemple, il y a un grand danger: on peut s'enfermer dans des attitudes défensives, surtout en période de crise. Et puis, une fois les difficultés ter-

minées, il est difficile de s'en sortir. Mais je sais très bien que vous êtes sortis de là, vous, les Franco-Ontariens et Franco-Ontarienne, depuis longtemps. La richesse du théâtre francophone en Ontario le prouve. Indiscutablement, le théâtre a joué un très grand rôle en Ontario et en Acadie, en transformant les attitudes défensives en attitudes offensives.

On voit ça de plus en plus en Ontario dans des domaines différents. On remarque vraiment de plus en plus la présence francophone un peu partout, et c'est un signe de réussite.

Alors évidemment, pour faire ça, vous êtes obligés de travailler plus que les autres parce que vous êtes moins nombreux; il faut parler plus, il faut agir plus, il faut être là tout le temps. Tout le monde qui appartient à un petit groupe le sait. J'ai souvent fait partie d'un petit groupe moi-même, politiquement. Ça veut dire que vous travaillez trois fois plus que les autres, n'est-ce pas? Et que vous avez moins d'argent que les autres pour financer vos projets. Moi, quand un sentiment de lassitude m'envahit, je relis le procès de Socrate pour trouver ce paragraphe extraordinaire où il dit: «On me dira peut-être: Aquoi Socrate, si tu gardes le silence et te tiens coi, ne pourras-tu pas vivre en exil?» Voilà justement ce qu'il y a de plus difficile à faire entendre à certains d'entre vous. Car si je vous dis qu'il m'est impossible de me tenir tranquille, vous ne me croirez pas. Il y a toutes sortes de leçons chez Socrate, mais c'est un paragraphe à garder en tête en tout temps.

Il y a un cliché que vous entendez trop souvent, et moi aussi: c'est que l'anglais est la langue internationale, le latin de la fin du siècle, que l'anglais gagne partout, qu'il n'y a que l'anglais qui compte, etc. Moi qui voyage beaucoup, je vous dirai que ce n'est pas vrai. Oui, l'anglais est devenu la langue dominante de notre époque. Mais ce sont des gens qui voyagent peu ou pas qui croient que ça veut dire que ça diminue l'importance des autres langues. C'est vrai que si vous allez à Francfort et que vous restez au Hilton et que le vice-président qui parle anglais vous prend à l'hôtel et vous emmène directement au bureau où il y a trois personnes pour vous parler en anglais, et que vous allez à un restaurant qui a l'habitude de recevoir des gens qui parlent anglais, vous allez avoir l'impression que tout le monde est comme ça. Mais en réalité, lorsque vous quittez ces gens-là et que vous marchez dans la rue, vous découvrirez très vite qu'il y a beaucoup de gens qui ne peuvent dire qu'une phrase ou deux en anglais. Ce n'est pas du tout une langue qui est devenue dominante dans le sens qu'on lui attribue et que l'on essaie de démontrer.

Je vous dirai en plus que quand je vais partout dans le monde pour les lancements de livres, je fais à peu près la moitié de mes entretiens en français. Ce n'est pas moi qui choisis. Je rencontre des journalistes, des éditeurs, des gens du gouvernement, des maires qui sont là, et on utilise la langue qui nous convient. Et à peu près la moitié du temps, c'est le français. Je suis allé récemment au Chili et en Argentine. J'ai tout fait en français en Argentine et la moitié en français au Chili. C'est quand même intéressant. Même à Munich, ville occupée par l'armée américaine après la guerre, j'ai parlé la moitié du temps en français. Ce n'est pas non plus une question de génération.

Donc, je ne crois absolument pas en cette idée que ce que l'on fait dans les autres langues est moins important, et je ne crois pas que ça change non plus. Je crois, au contraire, que partout les gens comprennent l'importance de leur langue et que, d'une certaine manière, c'est une des explications de ce qui se passe au Canada et en Ontario. Mais c'est aussi une explication de ce qui se passe un peu partout. On pense que la technologie des communications nous amènera à tous utiliser la même langue. C'est exactement le contraire. La technologie n'est pas chère. On peut donc l'utiliser comme on le veut. Alors on dit: «Ah! Mais la science c'est en anglais.» Oui, mais enfin. Pourquoi est-ce qu'on est obsédé par un seul domaine? Et puis ce n'est pas vrai non plus. Mais ça, c'est un autre sujet. Même si les documents internationaux sont écrits en anglais, le travail ne se fait pas toujours en anglais.

Je crois qu'il y a quand même une différence importante, que vous connaissez mieux que moi, entre l'anglais et l'espagnol d'un côté et le français de l'autre. C'est qu'on a la chance, en anglais, et d'une certaine autre manière en espagnol, de ne pas avoir de poids prépondérant dans un seul territoire, c'est-à-dire que déjà, en anglais, il y a deux empires.

Et puis, il y a un deuxième niveau: cinq ou six autres pays de taille moyenne où on parle l'anglais. Il y en a plusieurs autres. Alors le fait qu'il y ait un «désordre» total en anglais est un grand avantage, parce qu'aucun groupe ne croit vraiment qu'il est dominant. Un des problèmes en français, c'est que la différence de taille de population entre la France et le Canada francophone est assez grande et il n'y en a pas d'autres qui ont la même taille; je ne parle pas d'importance ou de qualité, je parle de taille tout simplement, et de l'argent qui vient avec. Et c'est vrai que ça crée certains problèmes, parce que ça veut dire que c'est possible pour certaines personnes de penser qu'elles sont au centre de la langue. Ce n'est pas vrai du tout. Elles ont eu le génie de l'inventer et,

depuis son invention, cette langue appartient à celui qui la parle. Cela veut dire aussi que ce n'est plus le centre de l'invention de cette langue. Je dirais même que, d'une manière, c'est le contraire.

Malgré cette absence d'équilibre sur le plan des groupements de population, cela mis de côté, je trouve que le français est exactement comme l'anglais et l'espagnol, c'est-à-dire qu'il ne vient pas d'un centre, qu'il n'y a pas un processus pyramidal. Dans toutes sortes de territoires différents, il y a une invention tout à fait originale et différente, et chacun y gagne par rapport à la richesse de l'autre. Dans ce sens-là, c'est exactement la même chose que l'anglais. On voit que l'invention des langues, la cadence, les accents enrichissent l'un et l'autre. On n'a qu'à voir l'effet

de gens qui ont eu un impact important sur la manière dont les Québécois se perçoivent. C'est normal, c'est la force des minorités.

Maintenant, parlons un peu d'Ottawa. C'est une ville sur une rivière. Mais qu'est-ce qu'une rivière? Est-ce que c'est une barrière ou une passoire? Je crois que souvent on dit «passoire». Mais j'ai beaucoup pensé à cela, et j'en avais déjà discuté dans *Les Frères siamois*. En Europe, c'est vrai que les rivières ont souvent été des barrières. Pour une raison très simple: c'est un continent extrêmement violent. Et les rivières étaient une forme de protection d'un groupe contre un autre. Elles sont donc devenues des frontières, pour des raisons militaires. Ce n'est pas vrai pour le Canada. Mon insistance sur l'évidence que nous

«C'est évident que le poids dominant francophone au Canada, le Québec, a été et est continuellement enrichi par la créativité et la force d'une autre minorité. C'est une minorité à l'intérieur de la francophonie.»

de la féminisation des mots qu'on fait souvent ici, et le malaise que ça crée souvent à Paris, pour montrer que les approches différentes peuvent avoir un effet sur les idées d'une population. Cela agace et cela montre que c'est peut-être vrai que le traitement égalitaire des mots est un changement de grande importance dans le français. Si ce n'était pas un argument convaincant, pourquoi s'exciteraient-ils? Et je crois qu'ils bougent justement dans cette direction-là. Pourquoi? Parce que nous, nous avons poussé en partant d'ici.

Et je crois que l'espagnol, d'une autre manière, fait ça. L'Amérique latine a un énorme pouvoir culturel qui a un effet sur la langue qui a dépassé probablement depuis longtemps sa force européenne, en tout cas certainement dans la littérature. Je vais revenir à cette question de l'espagnol, parce que je crois qu'il y a quelque chose d'intéressant pour vous dans le domaine du théâtre. Sans doute que vous y avez déjà pensé, mais, je vais le dire de toute manière.

Ce qui est vrai pour le monde du français, c'est aussi vrai pour le Canada. D'ailleurs vous avez donné l'exemple, avant que je commence, d'un projet où vous travaillez avec l'Acadie, le Québec et l'Ontario. Et je suis sûr que c'est ça qui va se passer ici, et que ça va aider. C'est évident que le poids dominant francophone au Canada, le Québec, a été et est continuellement enrichi par la créativité et la force d'une autre minorité. C'est une minorité à l'intérieur de la francophonie. On n'a qu'à penser à Gabrielle Roy et Antonine Maillet pour savoir qu'il y a une liste très longue

ne sommes pas un nouveau pays, que nous avons une longue expérience et que cette expérience a débuté il y a 400 ans au moment où les autochtones, les francophones et les anglophones ont commencé à travailler ensemble, ce n'est pas une déclaration gratuite. Il y a quatre siècles, on a commencé à voir ce qu'est une rivière. On le voyait déjà avec l'arrivée de Champlain dans la baie Géorgienne.

Avant et après notre arrivée, les rivières ont toujours été des autoroutes. On oublie que le concept de rivière en Occident est un concept de barrière, et que le concept de rivière au Canada est un concept de communication. Cela a toujours été, ça n'a jamais été autre chose; il n'y a jamais eu de guerre basée sur les rivières comme frontières. Cela n'existe pas dans notre expérience. J'ai bien pensé: est-ce que c'est vraiment une passoire? Je me demande si ce n'est pas plutôt une charnière, une charnière de porte. C'est le mot, non, je crois? Et j'ai regardé dans le dictionnaire le mot «charnière» et j'ai trouvé une définition: «attache articulée composée de deux pièces métalliques enclavées l'une dans l'autre et réunies par un axe commun autour duquel l'une d'elles, au moins, peut tourner librement». Alors je crois que les rivières au Canada sont des charnières, mais ce sont des charnières dans lesquelles les deux peuvent tourner librement. Si on fixe bien cela dans son esprit, on comprend pourquoi, dans la région d'Ottawa-Hull, vous avez une ville de théâtre qui utilise les rivières comme une passoire, une charnière, une méthode de communication pour s'enrichir. Et d'ailleurs je

dirais que ça marche, pas simplement entre francophones, mais aussi entre francophones et anglophones.

J'avais dit au début qu'une approche défensive est compréhensible dans les moments difficiles, mais qu'en général il faut l'éviter, parce que la défense à la longue ne tient plus. C'est à l'offensive qu'on gagne. Il faut être plus offensif dans les deux sens du terme, si je peux dire. Et ce qui est merveilleux pour vous, c'est que vous faites partie, dans la culture, de l'élément le plus offensif qui existe. C'est-à-dire le théâtre. Le théâtre ne peut pas exister comme élément défensif; dans un roman ou dans la poésie, mais pas sur scène. Premièrement, la défensive sur scène, ce serait terriblement ennuyeux. Vous ne garderiez pas votre public. Le rassemblement des gens sur scène rend le théâtre offensif. Par exemple, au moment où le général Pinochet commençait à être un tout petit peu faible, mais alors qu'il était encore au pouvoir au Chili, il y avait un mouvement de changement dans le théâtre. D'ailleurs, il y a pas mal de Canadiens qui sont allés voir comment ça fonctionnait. Et c'était naturel et normal que cela se passe ainsi.

J'ai dit plus tôt que la caractéristique réelle de ce pays n'est pas la gentillesse, ni le compromis; c'est la complexité et c'est notre force. Et je dirais que le théâtre vit de la complexité. Le théâtre, par définition, parce qu'il fait bouger tous ces gens sur scène, vit de la complexité. Et on ne peut pas le figer, précisément parce qu'on le refait chaque fois qu'on le présente. Le théâtre ne peut pas être figé et rester du théâtre. Tous les concepts de mythologie monolithique sont ennuyeux au théâtre. On n'a qu'à regarder le théâtre européen pour voir que là on est obligé de fuir le monolithique. Le patriotisme sur scène, ça ne marche pas; les gens commencent à rire, n'est-ce pas? C'est parce que sur scène on voit trop pour pouvoir lancer plus d'une fois des phrases, des soudures vraiment enfermées d'un certain patriotisme monolithique. Et tout ça, cette complexité et cette nature offensive naturelle, mène à renforcer la réalité.

J'ai parlé dans *Les Frères siamois* des mythologies attribuées au Canada et j'ai passé à peu près 100 pages à dire qu'elles ne sont pas nos vraies mythologies conjonctives. Et puis j'ai essayé de proposer des mythologies, plus liées à notre réalité et à notre histoire. Par exemple, une des vraies mythologies de ce pays est une utilisation plus orale de la langue que dans les autres États-nations démocratiques de l'Occident; et cela pour toutes sortes de raisons. Une des raisons est justement cette complexité. Le fait d'avoir deux langues de base veut dire que le scolastique simpliste et centralisé ne marche pas, parce que tout de suite vous avez la contradiction réelle d'une deuxième langue. Ça laisse une force à l'oral, une force qui a été évacuée dans la plupart des autres pays de l'Occident. Et je crois que c'est une énorme force, parce que pour moi, toute l'histoire de l'Occident est l'histoire de la manière d'utiliser les mots, les phrases et les langues. Et les moments faibles sont les moments écrits dans le sens scolastique du terme. En général, on se sort de ces moments écrits avec des explosions orales. J'avais fait, je crois, dans *La Civilisation inconsciente*, une espèce d'analyse de ces moments clés dans l'Occident, des moments où des explosions orales nous donnaient la force de continuer.

Au Canada on est comme les autres, sauf qu'on a une vocation plus orale que les autres. Et donc le théâtre a toujours la possibilité ici de jouer un rôle qui est peut-être plus important dans l'imaginaire de la société que dans d'autres sociétés. Le théâtre a joué un rôle central en Europe à un certain moment, et puis il a été dépassé par le roman. Mais je crois que dans notre société, le théâtre peut continuer à jouer

«Le fait que j'insiste sur l'évidence que nous ne sommes

pas un nouveau pays, que nous avons une longue expérience et que cette expérience a débuté il y a 400 ans au moment où les autochtones, les francophones et les anglophones ont commencé à travailler ensemble, ce n'est pas une déclaration gratuite.»

un rôle aussi important ou même le rôle le plus important dans la culture, précisément parce qu'il a un accès direct à la force de la complexité et de l'oralité. C'est, après tout, une forme de conversation publique qui dépasse les familles et qui les rassemble. Et je crois que c'est en partie pour ça que vous avez en français, en Ontario, ce chiffre étonnant de 30 troupes d'amateurs que vous appelez apparemment troupes communautaires, ce qui veut dire «conversations entre familles». Je trouve ça extraordinaire comme formule. Et, fait intéressant, l'oral ne peut pas être récupéré par tel ou tel autre. L'oral est insaisissable. C'est toujours une des grandes forces d'une minorité qui est agressive comme on doit l'être.

Je crois que cette oralité est absolument essentielle — et donc le théâtre — à un moment où nous avons un problème qui dérive du succès de nos grandes villes. Je ne suis pas contre la vie à Toronto, j'adore Toronto, j'adore Montréal, j'adore Vancouver. Mais un des problèmes de nos grandes villes, c'est que très vite les gens se sentent indépendants du reste du pays. Ils construisent à l'intérieur de la ville une image de ville qui ressemble à New York, Londres, Paris, et commencent à se dire — et on l'entend souvent à Toronto et à Montréal — croient au fond que c'est justement comme New York, c'est justement comme Paris, et qu'au fond les gens qui parlent du Nord, de la nature et de l'importance de la géographie, ce sont des romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle qui ne comprennent rien. Qu'est-ce donc que cet argument? C'est simplement que nous sommes tous sophistiqués; on boit du cappuccino, on dépend des services, on n'a plus besoin de ces choses qui existent en dehors des villes.

Vous avez tous entendu ça. En réalité, ces villes existent et s'enrichissent parce qu'elles dépendent de l'argent qui vient du Nord et de l'extérieur des villes et elles couvent le danger de répéter l'erreur qu'on avait faite à Moscou et Saint-Petersbourg à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle: l'esprit que vous trouvez dans Tchekhov et Tolstoï, des élites qui ne comprennent pas le vrai lien entre le pays et les grandes villes. Et couper artificiellement ces liens mène à une catastrophe dans les civilisations. Je crois que le théâtre, le théâtre oral et en particulier le théâtre oral en français a un rôle très important à jouer pour contrer cette fausse sophistication qui est au fond un retour à la fausse sophistication des élites coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle qui disaient «Ah! Mais Toronto, c'est comme Londres».

Alors, qu'est-ce que tout ça veut dire d'une manière un peu plus pratique? Je crois que ça veut dire, premièrement, que si on veut juger vos pro-

ductions, il faut que les gens qui sont en position de les juger — c'est-à-dire les gens qui donnent de l'argent, les gens qui prennent les décisions dans le domaine du théâtre, de la technocratie culturelle provinciale et nationale, etc. — fassent très attention de ne pas juger ce que vous faites selon leurs modèles à eux, monolithiques. C'est-à-dire qu'il ne faut pas confondre, premièrement, ce que vous faites avec des questions d'unité nationale. Et il ne faut pas confondre ce que vous faites avec ce qu'on fait au Québec. On parle de la culture. Ça sort d'où ça sort, et c'est ce que c'est. Et ça n'a pas à se conformer à d'autres modèles. Je ne veux pas dire qu'on peut vivre ou créer en situation d'isolement. Vous n'êtes pas isolés quand vous travaillez avec tout le monde. Mais il y a cette tendance chez les majorités à juger en se référant à leur propre modèle, et cette tendance doit absolument cesser.

Je crois aussi qu'il y a beaucoup de gens qui lisent des études sur l'assimilation, qui sortent environ une fois l'an, et évidemment c'est un sujet compliqué. Mais moi je crois qu'il y a, encore une fois, une tendance à regarder cette question de manière étroite et à court terme. C'est vrai que les chiffres disent une chose, mais la réalité aujourd'hui, c'est que le français n'a jamais été aussi fort en Ontario. À l'âge de 52 ans, je constate que le français est plus fort en Ontario que jamais. Donc ces gens doivent faire très attention de ne pas regarder ça comme si c'était un bilan financier. C'est l'histoire en marche et l'histoire de notre pays, et la mémoire pratique de notre pays indique que la complexité va continuer et que la force du pays est dans la complexité et la croissance de la complexité. Il ne faut pas penser que c'est plus simple de le nier. Effectivement, on



Photo: François Dufréne

regarde la situation des écoles, on regarde la culture, on regarde les écrivains, on regarde Daniel Poliquin, par exemple, et on voit que la culture francophone en Ontario n'a jamais été aussi forte. Vous avez des théâtres et c'est nouveau. Ce sont quand même des progrès; ce sont les forces installées. L'histoire se déroule d'une manière mystérieuse et à long terme. Les courants invisibles de l'histoire dépassent les chiffres. D'où l'importance primordiale d'avoir cette mémoire pratique.



«[...] la situation en Amérique latine ressemble beaucoup à notre situation [...]»

Il faut aussi faire très attention à la définition du mot succès. Il y a les prix qu'on dit qu'il faut gagner. Il y a le fait que votre théâtre a participé ou n'a pas participé à tel ou tel festival, dans tel ou tel pays. Dans une logique officielle, sans ces éléments, on ne parvient pas à un certain succès. C'est une définition toute fabriquée. Ça fait partie d'une certaine attitude scolastique envers la culture. Mais la culture n'est pas là pour être à tel ou tel festival afin de montrer qu'elle est d'une certaine importance. Ce serait une approche artificielle. Et c'est loin d'être la raison d'être de la culture, ou du théâtre.

Et c'est ici que je veux revenir à l'espagnol.

J'ai dit que le français éprouvait des problèmes, à cause du poids démographique et financier de la majorité. Mais le poids de la minorité, le vôtre, compte. Et puis il y a le monde espagnol, latino-américain. Je parlais de ça avec des amis à Montréal, et ce qui est intéressant, c'est que la situation en Amérique latine ressemble beaucoup à notre situation, de toutes sortes de manières. Il y a des différences politiques évidemment, mais si on pense à la structure des sociétés argentines ou brésiliennes, au problème des grandes villes par rapport à la richesse de l'extérieur, aux élites de la ville qui se sentent supérieures à la source de leur argent, on remarque la tendance commune à glisser vers une espèce de colonialisme du XIX<sup>e</sup> siècle, et l'imaginaire semble lié à un pays qui ne peut pas être contrôlé, à la différence des États-Unis et de l'Europe qui font part d'un modèle dans lequel le lieu est un jardin qu'on replante comme on veut. L'Amérique latine, c'est comme nous: des lieux qu'on ne peut même pas brûler en totalité, pour ne pas parler de reconstruire et replanter.

Il y a toutes sortes de liens réels. Et puis il y a quand même la latinité qui fait qu'il y a quelque chose dans la langue qui fonctionne. Et je trouve que, d'une certaine manière, ce serait plus intéressant pour vous d'être vus à Buenos Aires ou à Santiago que d'être vus dans une ville de province européenne. Parce qu'au fond, c'est un public plus réel pour ce que vous faites: ce que vous faites en

tant que Franco-Ontariens et Canadiens. C'est le même processus, c'est la même longueur d'onde. Et donc, si on pense plus loin que la langue elle-même, c'est peut-être le vrai public pour vous, d'une certaine manière. Je dis ça comme ça, parce que je crois qu'il faut essayer de penser en dehors des schèmes habituels. Par contre, il y a beaucoup d'endroits où l'on parle le français, où on parle l'anglais, mais les expériences sont tellement différentes que c'est difficile d'établir une véritable conversation. On peut lancer des mots dans la même langue, mais le contenu est tellement différent. La conversation, il faut l'avoir. Mais ce n'est pas une conversation naturelle pour vous.

Deuxièmement, je crois qu'il y a beaucoup de gens, en parlant de la culture, qui s'inquiètent sur ce qui est professionnel, sur ce qu'est le niveau international, etc. Eh bien! dans toute culture, environ 90 % de la culture reste communautaire. Ce n'est pas fait pour aller plus loin. C'est normal que ça n'aille pas plus loin. C'est essentiel qu'il y ait cette couche. C'est même avec cette couche que l'on construit l'autre 10 %. Et l'autre 10 %? — j'ai inventé ce chiffre, mais ce n'est pas grave, les chiffres sont toujours inventés, donc les miens sont aussi bons que les autres — 5 % est commercial; pas dans le mauvais sens du terme, mais dans le sens commercial. C'est là pour rapporter de l'argent. Et pourquoi pas? Moi j'aime bien des choses pas bien, comme tout le monde. Nous avons tous le droit d'avoir des choses de «bas» niveau dans notre vie, au point de vue culturel, n'est-ce pas? Et il n'y a pas de raison d'accepter un argument comme quoi l'infériorité numérique des Canadiens, des francophones, des Franco-Ontariens, les oblige à des réalisations supérieures. Pas du tout. Regardez la culture américaine: 90 % au moins est une culture de base, et c'est sur cette culture de base qu'on peut construire une culture commerciale et puis, finalement, une culture de grande qualité. Mais si vous enlevez 95 %, vous ne pouvez pas obtenir l'autre 5 %. C'est impossible. Même chose pour la France. *Paris Match*, ce n'est pas la Comédie-Française, mais c'est essentiel. Vous ne pouvez pas avoir Molière si vous n'avez pas *Voilà* ou *Paris Match*.



«Il faut toujours chercher des alliés. Premièrement, c'est une manière de vendre plus de places dans vos théâtres, de vendre plus de livres [...]»

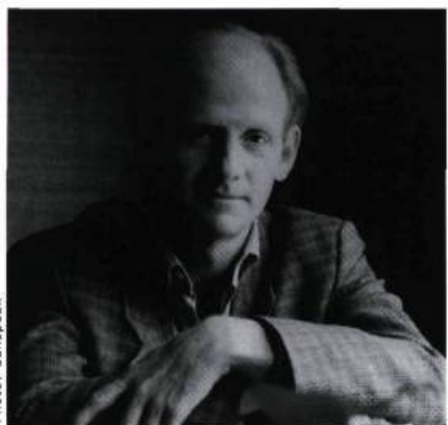


Photo: Canspeak

Évidemment, on n'a pas d'équivalence de populations, mais malgré cela, c'est la construction normale d'une culture: une grande base communautaire qui nourrit une petite partie très commerciale et une petite partie de très grande qualité. C'est normal et il faut essayer de trouver comment faire ça. Ne vous laissez pas matra-

quer par les gens qui vous disent qu'il n'y a pas d'argent pour les choses qui ne sont pas de niveau international. C'est un argument destructeur pour votre culture, à mon avis.

Donc, comme pour tout le monde, le problème est de trouver des stratégies appropriées à votre situation. Vous avez déjà une stratégie, je sais, avec d'autres minorités francophones à l'intérieur du Canada — les Acadiens, les francophones de l'Ouest — en plus d'une stratégie vis-à-vis du Québec. J'ai parlé d'une stratégie vis-à-vis de l'Amérique latine. Je ne sais pas si vous avez déjà parlé de ça, je ne sais pas si c'est nouveau. Mais je trouve que c'est quand même une chose à considérer. Je sais que dans les universités, il y a déjà une tendance chez les francophones à aller de plus en plus vers l'Amérique latine. C'est très intéressant. Beaucoup plus actif que chez les anglophones, qui vont souvent vers le Pacifique. C'est intéressant, et je trouve que ça donne à penser.

Et puis, une dernière chose: je crois que nous arrivons à un point où quelque chose peut être fait entre vous et la population de l'Ontario dont la langue maternelle n'est pas le français, mais qui a choisi d'être francophone, au moins dans une partie de leur vie — les gens comme moi, les gens qui sortent des écoles d'immersion. Je sais que ce n'était pas le moment, il y a quelques années. Vous étiez en train de vous sortir d'une situation très difficile, de construire votre place. Vous l'avez fait, vous êtes en train de le faire, c'est une réussite, c'est extraordinaire; c'est dur, ça va toujours être dur; mais l'immersion a évolué depuis 25 ans. Au début, c'était une mode; il y avait des problèmes, on se posait des questions... Il y a maintenant 312 000 personnes que l'on dit

«anglophones» qui sont en train de s'éduquer en français au Canada. Appliquons cela à la France et ça voudrait dire qu'en France, il y aurait 600 000 Français en train d'être éduqués en allemand. Quand nous pensons comme ça, ça nous paraît des chiffres gigantesques. Je ne veux pas dire que ça marche pour tout le monde. Il y a quand même un pourcentage important de gens qui réussissent. Et d'une certaine manière, les gens qui sont en immersion et qui sortent d'immersion sont — je parle de politique, je parle de stratégie militaire — vos premiers alliés logiques à l'intérieur de l'Ontario. Ce sont les gens qui soutiennent l'immersion et qui font donc mieux connaître le fait français en Ontario. Ce sont vos alliés. Ils sont là. Il faut toujours chercher des alliés. Premièrement, c'est une manière de vendre plus de places dans vos théâtres, de vendre plus de livres, n'est-ce pas?

Et c'est aussi intéressant de penser qu'au début ce sont les parents qui choisissent cette éducation pour les enfants. Mais après deux ou trois ans, ce sont les étudiants qui la choisissent. Ce sont donc des gens qui ont choisi de ne pas faire comme tout le monde, de ne pas faire partie de la majorité endormie, mais plutôt de se sortir de là et de vivre leur vie autrement. De vivre leur vie en minorité. Ce sont donc des gens tout à fait prêts à vivre une alliance avec vous. Eux, ils ont besoin de vous. Vous, vous pouvez vivre sans eux, mais quand même, ce sont des alliés, un soutien naturel. ●

*Communication livrée dans le cadre du colloque de réflexion Frontières et Passages du théâtre franco-ontarien, organisé par Théâtre Action à Ottawa en septembre 1999.*

Originaire d'Ottawa, John Saul est romancier, essayiste et penseur de réputation internationale. Parmi les nombreux prix qui lui ont été attribués, notons le prix du Gouverneur général 1996 (catégorie essai) pour *The Unconscious Civilization*.